

liv. st., on peut juger de l'ampleur des variations de cours de ce métal.

Aluminium

L'aluminium n'a pas vu sa production augmenter au cours de l'an dernier, ou du moins d'une façon sensible. Les statistiques n'enregistrent qu'un accroissement de 140,000 kg. Le total est de 8,252,000 kg. contre 8,112,000 en 1902. Déjà, en 1900 et 1901, on en était resté à un même chiffre de production, 7,810,000 kg. En 1902, l'augmentation ne fut guère que de 300,000 kg. Elle a été encore plus faible en 1903. Ce métal pour lequel on escomptait un brillant avenir est donc en ce moment arrêté dans son essor. Il ne semble pas gagner du terrain. Il n'est pas dit qu'il n'aura pas un jour sa revanche et qu'on n'assistera pas à des progressions annuelles de plusieurs millions de kilogrammes, comme en 1898, 1899 et 1900, années pendant lesquelles la production totale a passé de 4,033,704 kg. à 6,098,381 et à 7,810,000 kg.

Les 8 millions de kilogrammes qu'on produit en ce moment par an, sont fabriqués aux Etats-Unis jusqu'à concurrence de 3,402,000 kg., en Allemagne par l'Aluminium-Industrie Gesellschaft (qui a des usines en Suisse, dans le Grand-Duché de Bade et en Autriche), jusqu'à concurrence de 2,500,000 kg., en France jusqu'à concurrence de 1,700,000 kg. et en Angleterre jusqu'à concurrence de 650,000 kg. La France, qui tient le troisième rang parmi les producteurs de ce métal, est en ce moment le principal fournisseur de la matière première dont on tire l'aluminium. C'est en effet des gisements de bauxite qu'on exploite surtout sur le littoral méditerranéen qu'on expédie en Amérique et en Allemagne la plus grande partie de la matière première propre à la fabrication de l'aluminium. La France conserve donc un rôle très important dans la production de ce métal que ses savants furent les premiers à obtenir vers 1855. Les prix de l'aluminium, qui fléchissaient au fur et à mesure qu'on réalisait des progrès dans la fabrication, sont tombés de 100 mks. environ le kilogramme en 1886 à 2 mks. en 1900. Ils se sont légèrement relevés, oscillant entre 2.25 et 2.50 mks. en 1902 et 1903.

Nickel

Si la France fournit aux pays industriels une grande partie de la matière première dont on tire l'aluminium, c'est elle aussi qui est la plus grande vendeuse du minerai dont on extrait le nickel. Seulement, cette fois, ce n'est pas du sol métropolitain, mais du sol de l'une de ses colonies, de la Nouvelle-Calédonie, que cette matière première est extraite. La production du nickel extrait du minerai néocalédonien est passée de 2707 tonnes (de 1000 kg.) en 1896, à 2858 en 1897, à 3648 en 1898, à 4205 en 1899, à 4526 en 1900 et à 5210 en 1901. Sur ces 5210 tonnes produites en 1901, 1800 reviennent à la France, 1750 à l'Angleterre et 1660 à l'Allemagne. La même année, les Etats-Unis de l'Amérique du Nord et le Canada avaient une production évaluée à 3600 t. Depuis, la production de ces deux pays s'est élevée à 4715 tonnes en 1902 et à 5100 en 1903. En 1902 la production anglaise et la production française avaient très sensiblement fléchi, la première de 1750 à 1310 tonnes, la seconde de 1800 tonnes à 1110. La production totale de ce chef était elle-même tombée de 8870 tonnes à 8739 tonnes. En 1901, cette production totale s'est sensiblement relevée à 9850 tonnes. Depuis 1899, année où la

production du nickel n'était que de 1820 tonnes, l'accroissement de cette production s'est chiffré par 8021 tonnes. C'est de tous les métaux que nous avons étudiés, celui dont la production s'est proportionnellement le plus développée. L'accroissement moyen annuel a été de 29,23 p. c., alors que pour le cuivre nous n'avons relevé qu'un accroissement annuel de 8.84 p. c.

Le nickel qui, en 1889, valait environ 4.50 marks le kilogramme, tomba en 1893 à 3.80 marks, en 1894 à 3.60 marks, en 1897 à 2.60 et en 1896 à 2.50 marks, cours auquel il est resté jusqu'en 1900, année où le cours moyen fut de 3 marks. En 1901 les cours oscillèrent entre 2.90 marks et 3.20 marks; en 1902 entre 2.90 et 3.50 marks et en 1903 entre 3 et 3.75 marks. Il y a donc depuis trois ans une tendance au raffermissement des prix de ce métal dont les emplois sont d'ailleurs des plus appréciés, notamment dans les allages. Les aciers au nickel ont des qualités de résistance qui les ont fait rechercher pour les plaques de blindage des navires et qui élargissent leurs emplois. On fait maintenant des rails de chemins de fer en acier-nickel aux Etats-Unis.

Nous en avons ainsi fini avec la revue que nous nous étions proposé de faire. Il ne nous reste plus qu'à indiquer les quelques observations générales que suggèrent les chiffres que nous avons donnés concernant la production, la consommation et les prix du cuivre, du plomb, du zinc, de l'étain, de l'aluminium et du nickel.

Tous ces métaux ont vu leur production croître au cours de l'année 1903. L'aluminium, le moins bien partagé d'entre eux, accuse lui-même une augmentation tout de même de 140 kilogrammes.

La consommation s'est développée pour le plomb, le cuivre, le zinc; elle a diminué pour l'étain.

Quant aux prix, ils ont crû pour tous ces métaux, y compris l'aluminium et le nickel.

L'année 1903 peut donc être considérée comme une année plutôt favorable pour l'emploi de ces métaux qui tous, sauf l'étain et l'aluminium, ont eu des résultats généraux en progrès sur ceux de l'année précédente. Si la consommation de l'étain a fléchi, ses prix, nous l'avons vu, se sont tenus fermes et ceux de l'aluminium ont conservé le progrès qu'ils avaient fait en 1902, par rapport en 1901.

La plupart de ces métaux, n'ayant, semble-t-il, qu'à gagner au développement des industries électriques, qui leur crée des débouchés soit directs, soit indirects, on peut penser que, ces industries n'étant presque qu'à leur début, l'avenir s'annonce pour eux assez favorable, surtout si les producteurs sont assez sages pour ne pas enfler démesurément les prix et ne pas provoquer ainsi le jeu de la loi de substitution, ce qui ne serait pas précisément à leur avantage.

M. Chs. Darveau, de la maison Roy et Darveau, négociants en chaussures et ciaoques en gros, à Québec nous prie d'annoncer aux lecteurs du "Prix Courant" que la société existant entre lui et M. Roy se trouve dissoute par la mort de ce dernier.

M. Chs Darveau continuera seul les affaires de l'ancienne maison sous la même raison sociale "Roy et Darveau" et il espère que ses anciens clients voudront bien lui continuer leur confiance.

FABRICATION DU PAPIER A MADAGASCAR

Papier Antaimoro

L'arbrisseau connu sous le nom d'havoha, et avec l'écorce duquel on fabrique le papier dit antaimoro, se trouve dans les diverses parties boisées du district de Volhipeno, mais en bosquets éparpillés et sans importance; on le rencontre cependant, en quantités assez grandes, dans les forêts d'Andakary et de Mainby.

Jusqu'à présent, l'écorce d'havoha n'a eu aucune valeur commerciale; si petite que soit l'exportation de ce produit, 3 à 5 tonnes par an, elle aurait probablement pour résultat la destruction, au bout d'un petit nombre d'années, de cette plante qui, tout en étant très résistante, croît avec beaucoup de lenteur.

L'industrie de la fabrication du papier antaimoro n'est point pratiquée par les natifs mais a toujours été moins polisée, comme celle de l'encre, par les notables et les "ombiasy" (corètes des fétiches) qui seuls les connaissent et font usage de l'écriture antaimoro.

D'après la *Papeterie*, la production mensuelle atteint quelques fois 200 ou 300 feuilles, qui se vendent sur place de 7 à 8 centimes la pièce.

Il n'y a pas plus de 7 natifs au courant de la fabrication de ce papier, qui se fait ordinairement de la manière suivante: Les natifs choisissent dans la forêt, des tiges d'havoha qu'ils dépouillent de leurs petits rameaux; ils écorcent ensuite ces tiges, en enlevant l'écorce extérieure et conservent seulement la fibre blanche. Cette dernière est ensuite exposée au soleil pendant huit à douze heures. On met la fibre, partiellement séchée, dans un pot en fer avec des cendres de bois et on la fait bouillir pendant vingt-quatre heures. Cela fait, on la lave dans l'eau courante jusqu'à ce que les cendres de bois aient entièrement disparu. Après le lavage, on écrase ou pile la fibre cuite et lavée. C'est de la perfection de cette opération que dépend surtout la finesse du papier. On laisse ensuite macérer cette pâte, pendant dix jours, dans un grand pot en fer ou dans de vieilles boîtes de fer-blanc ayant contenu du pétrole ou de la farine.

Une natte spécialement préparée en forme de bassin peu profond avec des côtés d'environ 20 centimètres de hauteur, est placée dans de l'eau claire et courante, après quoi on y met une partie de la pâte pilée ou macérée. En agitant rapidement l'eau dans le fond de la cavité formée par la natte, l'opérateur fait remonter la pâte à la surface, où elle présente l'aspect d'une